

Sur la nature de la crise et la nécessité de changer d'utopie

Postuler, comme on le fait couramment, que la totalité du temps libéré par la rationalisation et la technicisation en cours puisse être remployée « ailleurs dans l'économie », grâce à l'extension indéfinie de la sphère économique, c'est postuler qu'il n'y a pas de limite aux activités qui peuvent être transformées en services rémunérés, générateurs d'emplois ; autrement dit que tout le monde ou presque sera finalement appelé à vendre aux autres un service spécialisé et à leur acheter tous ceux qu'il ne vend pas ; que l'échange marchand de temps (sans création de valeur) peut englober tous les domaines de la vie, impunément, sans ruiner le sens des activités et des relations qui ont pour essence, gratuites et spontanées, de ne *servir* à rien.

C'est, écrivait Hannah Arendt, une société de travailleurs qu'on va délivrer des chaînes du travail et cette société ne sait plus rien des activités plus hautes et plus enrichissantes pour lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté... Ce que nous avons devant nous, c'est la perspective d'une société de travailleurs sans travail, c'est à dire privés de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire.

Sauf peut être ceci : le déguisement en travail et en emplois des activités privées, des activités de loisirs elles-mêmes et jusqu'à celles, normalisées, de la vie intime. Nous n'en sommes pas loin, j'y reviendrai encore.

La crise est, de fait, autrement fondamentale qu'une crise économique et de société. C'est l'utopie sur laquelle les sociétés industrielles vivaient depuis deux siècles qui s'effondre. Et j'emploie utopie dans le sens que la philosophie contemporaine donne à ce terme : la vision du futur sur laquelle une civilisation règle ses projets, fonde ses buts idéaux et ses espérances. Qu'une utopie s'effondre, c'est toute la circulation des valeurs réglant la dynamique sociale et le sens des pratiques qui entre en crise. C'est cette crise que nous vivons. L'utopie industrialiste nous promettait que le développement des forces productives et l'expansion de la sphère économique allaient libérer l'humanité de la rareté, de l'injustice et du mal-être ; qu'ils allaient lui donner, avec le pouvoir souverain de dominer de dominer la nature, le pouvoir de se déterminer elle-même ; et qu'ils allaient faire du travail l'activité à la fois démiurgique et autopoïétique en laquelle l'accomplissement incomparablement singulier de chacun est reconnu -à la fois droit et devoir- comme servant à l'émancipation de tous.

De cette utopie il ne reste rien. Cela ne veut pas dire que tout est désormais vain et qu'il ne reste qu'à nous soumettre au cours des choses. Cela veut dire qu'il nous faut changer d'utopie ; car tant que nous resterons prisonniers de celle qui s'effondre, nous demeurerons incapables de percevoir le potentiel de libération que la mutation présente contient et d'en tirer parti en imprimant à cette mutation son sens.